

DISCOURS DE RÉCEPTION  
DE  
JEAN-DENIS BREDIN  
*À L'ACADÉMIE FRANÇAISE*  
ET RÉPONSE DE  
PIERRE MOINOT

*nrf*

GALLIMARD









*Discours de*  
*M. Jean-Denis Bredin*



M. Jean-Denis BREDIN, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de Mme Marguerite YOURCENAR, y est venu prendre séance le jeudi 17 mai 1990 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs, Madame,

I. Ce roulement de tambour, rythmant une marche héroïque ou une exécution capitale, ces costumes de généraux très civils, ces épées lourdes de précieux symboles, pareilles à des musées, cette illustre Coupole qui mêla le talent au génie au point de les confondre, tant de mérites et de rites assemblés... comment le nouveau venu ne se demanderait-il pas quel rêve étrange il traverse, et quel est celui d'entre vous qui voudra bien le bousculer?

Celui-ci redoutait les uniformes et le voici empêtré dans l'habit qu'arrêta Bonaparte. Il s'est obstiné à fuir les cérémonies, et le voici acteur de la plus cérémonieuse d'entre elles. Il s'est dit que le plus beau de la vie d'un homme était ce qu'il avait manqué, et le voici reçu dans une Compagnie dont l'échec ne trace pas l'itinéraire.

Mais j'imagine que chacun, à votre heure, vous levant ici pour discourir sur un mort, vous vous êtes demandé si vous endormiez votre jeunesse, ou si vous assumiez votre sagesse, et si tant d'honneurs ne pesaient pas trop lourd. Votre exemple me rassure. Il me dit que vous vous tenez à bonne distance de votre image, et que venir chez vous ce peut être une douce manière de céder à la chance sans céder à la vanité.

Je prendrai donc, Messieurs, sans réticence, le plaisir de vous remercier. Pour tenter de le bien faire, j'ai consulté les précédents et observé que l'usage proposait au nouvel élu deux ruses pour envelopper son remerciement. La première lui suggère d'exposer sa parfaite indignité. Ainsi fit, en 1640, l'avocat Olivier Patru qui substitua aux quelques paroles de reconnaissance jusque-là prononcées un long discours, opposant le génie de ceux qui l'accueillaient à sa désolante médiocrité. « Où chercher, se demandait Patru, cette noblesse de génie qu'on ne tire que du ciel et qui luit si heureusement et dans tous vos ouvrages?... Sans ce feu divin on ne peut vous suivre, on ne peut

monter avec vous au faite de la montagne. » Le compliment parut si beau, en tout cas si agréable à entendre, que l'Académie l'érigea en tradition. Mais qui serait aujourd'hui capable d'égaliser Patru?

Un second artifice, plus moderne, incite à laisser croire que l'on a été choisi non pour soi mais pour ce que l'on représente, et que l'on vient avec la mine modeste d'un intermédiaire. Cette manière risquait de m'attirer. Comment un avocat oublierait-il la bienveillance que votre tradition n'a cessé d'accorder aux représentants du barreau? Il est vrai que certains de mes confrères ont emprunté, pour vous séduire, des chemins détournés. Ce n'est pas, semble-t-il, en sa qualité d'avocat que Pierre Corneille réussit, non sans mal, à recueillir vos suffrages, ni Jean de La Fontaine qui le fut si peu, ni Boileau qui ne plaida qu'une fois. À notre siècle, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Edgar Faure crurent sage de monter l'escalier des fonctions publiques pour arriver jusqu'à vous. Mais vos choix ont régulièrement distingué des avocats qui n'abandonnèrent jamais leur robe. Eussé-je pu m'insinuer dans cette lignée flatteuse? Prétendre incarner la défense... le pourrait-il celui qui plaida, toute sa vie, des causes où se heurtaient des intérêts privés, invoquant davantage les raisons du droit que les impatiences de la justice? Je me permettrai pourtant de me croire avocat, parmi vous, un moment, le temps de penser à Georges Izard, votre confrère, le mien tout autrement.



*nrf*



9 782070 721726



90-XI

A 72172

ISBN 2-07-072172-8

58 FF tc